



Article scientifique

Article

1997

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

---

A quoi rêvaient nos ancêtres? Fantaisie sur les rêves d'une jeune fille  
mélancolique du IIe millénaire av. J.-C.

---

David-Elbiali, Mireille

**How to cite**

DAVID-ELBIALI, Mireille. A quoi rêvaient nos ancêtres? Fantaisie sur les rêves d'une jeune fille mélancolique du IIe millénaire av. J.-C. In: Psychothérapies, 1997, vol. 17, p. 37–42.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:24377>

# A quoi rêvaient nos ancêtres ?

## Fantaisie sur les rêves d'une jeune fille mélancolique du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.

Mireille DAVID-ELBIALI\*

### RÉSUMÉ

Sur la base de repères archéologiques réels, il est possible de tenter une reconstitution fantasmagorique à propos de l'importance que nos ancêtres lointains accordaient certainement aux rêves.

### SUMMARY

Based on real archeological findings, it is possible to try an imaginary reconstruction about the importance that our ancestors certainly attributed to dreams.

### MOTS-CLÉS

Ancêtres – Fantasmagorie – Rêves.

### KEY-WORDS

Ancestors – Imagination – Dreams.

### Les limites de la reconstitution du passé

A quoi rêvaient nos ancêtres ? Répondre à cette question représente en fait un défi que l'historien pourrait tenter de relever assez honorablement, alors que le préhistorien est largement démuné face à une demande de ce type. Cette difficulté est liée à deux facteurs. Le premier tient au fait que le préhistorien ne dispose pour reconstituer le passé que de vestiges matériels, vestiges qui deviennent toujours plus fragmentaires et rares à mesure que l'on remonte le temps. Le second facteur est intrinsèque. Le préhistorien se sent généralement plus rassuré de manier des objets et des concepts élémentaires, tirés directement du témoignage des artefacts, plutôt que de transcender la vie matérielle pour proposer une reconstitution de l'esprit qui aurait pu régner à une époque donnée. Il faut reconnaître que l'exercice est périlleux et prête le flanc à la critique, car le bien-fondé d'une telle reconstitution peut difficilement être évalué. Le risque est grand, soit d'aboutir à des hypothèses simplistes et anachroniques, calquées sur

le mode de pensée actuel, soit de faire des propositions farfelues, sans souci d'une quelconque vraisemblance ancienne.

### Une tentative pour dépasser ces limites

Pour tenter d'éviter cet écueil, on pourrait proposer deux postulats de départ, assez bien démontrés, me semble-t-il, par les connaissances actuelles. Le premier serait que l'histoire de la mentalité, à une échelle géographique large – peut-être du sous-continent – s'enracine très loin dans le passé, comme un fleuve qui s'enrichit de ses affluents au long de son cours, mais qui charrie toujours l'eau de sa source. En d'autres termes, l'histoire de l'esprit d'une large région culturelle devrait être reconstruite essentiellement sur la base des données propres, régionales. Le second postulat serait que l'évolution ne connaît pas de rupture majeure qui casse tous liens avec ce qui a précédé. Il ne faudrait donc pas uniquement étudier l'évolution à partir des origines, mais procéder conjointement en remontant l'échelle du temps, des phases les plus récentes aux plus anciennes, afin de ne pas perdre ce fil conducteur, même ténu. Le respect de ces postulats impliquerait un double processus d'analyse qui permettrait de

\* Boursière du Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique, auteur d'une thèse de doctorat en Archéologie préhistorique intitulée *La Suisse occidentale au II<sup>e</sup> millénaire avant J.-C. : chronologie, culture et intégration européenne*, au Département d'Anthropologie et d'Ecologie de l'Université de Genève.

découvrir des éléments plus spécifiques à un territoire et à une époque donnés, donc plus significatifs.

### La place de la Protohistoire européenne

Dans l'optique d'une démarche de ce type appliquée à l'Europe, la Protohistoire représente une période de choix. Analphabète, à l'orée des civilisations méditerranéennes et proche-orientales, elle ressemble à un pont entre une rive encore ensoleillée, l'Antiquité classique, alors que l'autre est déjà noyée dans le brouillard, la Préhistoire. Pour essayer de comprendre mieux cette période, qui correspond en Europe aux âges des Métaux (Bronze et Fer, entre 2000 av. J.-C. et notre ère pour la Suisse), il convient d'intégrer les données archéologiques, qui fournissent des témoignages directs, mais fragmentaires, et les renseignements indirects, recueillis dans les traditions du monde méditerranéen déjà civilisé (Égypte, Grèce, etc.).

### L'importance présumée du rêve durant la Préhistoire

Pour en revenir concrètement au rêve, qui fait partie intégrante d'une histoire de l'esprit humain, la seule certitude est que nos ancêtres rêvaient, car c'est un processus indissociable du fonctionnement du cerveau. Il est même certain que le rêve avait un impact, tant sur l'individu que sur la communauté, beaucoup plus fort que celui qui est le sien aujourd'hui. Il suffit de se reporter aux traditions du monde biblique, de la Grèce ancienne ou de l'Égypte ancienne pour se rappeler que les songes correspondaient à des messages importants du ou des dieux qu'il convenait de faire interpréter par quelqu'un d'initié.

Le rêve devait représenter durant la Préhistoire l'intrusion de l'étrange, du merveilleux, et était probablement compris comme une manifestation divine. Le monde d'un homme d'il y a quatre mille ans, par exemple, doit être imaginé très restreint. Il connaît directement le territoire de son village et ceux de son clan. Le monde qui s'étend au-delà, il en obtient des informations indirectes. Il le reconstruit sur la base des récits traditionnels de son peuple et de ceux des voyageurs rencontrés. Même s'il voyage lui-même, il ne le comprend qu'à travers le filtre étroit de sa tradition. Il en résulte une image seulement imaginaire, forcément déformée et étrange, d'autant plus que la partie du monde envisagée est lointaine. Aux confins du monde connu commence le règne des êtres monstrueux, hommes ou animaux, et peut-être aussi celui des divinités, d'où l'importance de baliser le propre territoire, de l'humaniser. Cette compréhension de l'Univers, intuitive, émotionnelle, avant d'être intellectualisée, devait donner aux rêves une importance supérieure, ou au moins égale, à celle des autres messages divins.

Les psychiatres distinguent de façon générale trois sortes de rêves. Les premiers, et les plus courants, ressassent les événements du jour ou passés et les réarrangent de manière inattendue et souvent grotesque. Les deuxièmes expriment l'état profond de l'individu: angoissé, soucieux, gai, etc. Les troisièmes, les plus rares, concernent les rêves prémonitoires, par exemple, ceux qui témoignent de la capacité d'un individu à anticiper, à travers le rêve, des événements ou à obtenir une compréhension particulière de certaines choses, donc une capacité de percevoir par le rêve quelque chose d'extérieur à lui-même. Ces trois formes devaient exister aussi autrefois et peut-être les distinguait-on, ou au moins deux d'entre elles. Ainsi, c'est probablement dans la troisième catégorie qu'il convient de classer les songes antiques. Témoins précieux du monde intérieur et de son image du monde extérieur, les rêves ne laissent malheureusement, comme la pensée, que des traces indirectes, racontées ou écrites, lorsqu'ils sont retranscrits.

### Introduction à la fantaisie

Pour imaginer de quoi rêvaient nos ancêtres lointains, il faut donc tenter de reconstituer l'atmosphère de l'époque choisie. C'est ce que je propose avec la petite fantaisie ci-dessous, qui évoque la vie d'une jeune fille de l'âge du Bronze (2200-800 av. J.-C.). Cette jeune fille souffre de mélancolie, une affection déjà attestée en Grèce au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., mais qu'on peut raisonnablement supposer plus ancienne. L'imaginer mélancolique permet d'enrichir la trame de cette petite fiction. Elle raconte ainsi un épisode de sa vie, exprimant ses états d'âme. Le cadre matériel décrit respecte les données actuellement disponibles. Par contre, comme on peut le supposer, la restitution de son climat intérieur est imaginaire, mais elle essaye de tenir compte des conditions de vie vraisemblables qui auraient pu influencer d'une façon déterminante sur l'expression de cette souffrance.

Avant d'aborder ce récit, il convient de rappeler quelques notions historiques pour en faciliter la compréhension. L'âge du Bronze occupe, en Europe et en Suisse, largement le II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., environ entre 2200 et 800 av. J.-C. Il est marqué par le développement de la métallurgie du bronze qui supplante celle du cuivre. Alliage de cuivre et d'étain, le bronze requiert une technologie plus raffinée. La quantité d'objets produits est importante. Cette diffusion des objets de métal va révolutionner l'agriculture et l'artisanat, mais elle va surtout induire une profonde mutation sociale. Les objets de bronze figurent parmi les premiers produits inaltérables fabriqués en grand nombre. Même cassés, ils peuvent être récupérés et refondus. La thésaurisation devient donc possible et elle se répand. Un autre aspect important est

que la fabrication du bronze requiert environ 10% d'étain. Ce métal est relativement rare en Europe, on le trouve principalement dans le sud de l'Angleterre et dans les monts Métallifères, entre la Bohême et l'Allemagne orientale. Cette rareté de l'étain implique sa circulation à longue distance. Or les produits ne circulent jamais seuls, ils véhiculent aussi des idées. On constate ainsi à l'âge du Bronze la dimension européenne de certains traits culturels et quelques témoignages fugaces de relations avec le monde méditerranéen. Ces derniers permettent de reposer périodiquement la question du développement culturel de l'Europe continentale, qui se ferait, pour certains, de façon indépendante, alors que pour d'autres, il serait lié à l'influence de la Grèce mycénienne. Comme souvent, la réponse semble intermédiaire entre ces deux prises de position.

La Suisse, implicitement le lieu où se déroule le récit proposé ci-dessous, dans la mesure où il réutilise les informations archéologiques recueillies sur notre territoire, connaît un développement important à l'âge du Bronze. Elle joue même à certaines phases un rôle de premier plan en Europe. Les habitats du Plateau se présentent comme des villages aux maisons de bois, alignées en rangs serrés. Ils sont installés alternativement sur les rives lacustres ou légèrement en retrait, en fonction des fluctuations du niveau des lacs, liées à des modifications climatiques. Ces villages sont environnés par leurs champs, pris sur la forêt. Ces communautés vivent essentiellement de l'agriculture et d'un peu de cueillette. Plusieurs sortes de plantes sont cultivées, surtout des céréales et des légumineuses, mais aussi le lin pour le tissage, le pavot, etc... Quelques animaux domestiques (moutons, chèvres, bœufs et porcs), en nombre toujours restreint, complètent les ressources. La chasse est rare, par contre la pêche semble largement pratiquée. Mais ce qui frappe dans cette économie très modeste, c'est l'abondance des objets de bronze, qui se comptent par milliers pour la phase finale de l'âge du Bronze. Ce sont surtout des objets de parure et des armes, déposés en ambiance humide, dans les lacs, les rivières, les sources. Ces dépôts doivent probablement être reliés à une forme de religion, qui se manifeste aussi par de nombreuses représentations d'oiseaux aquatiques, associées parfois à des chars processionnels. Les essais de compréhension de cette religion sont encore sommaires. Durant l'âge du Bronze, les rites funéraires se modifient. Au début, l'inhumation domine, en tombes simples, plates, puis recouvertes d'un tumulus de terre et de pierres. A partir de 1600 av. J.-C. environ, la crémation apparaît de façon sporadique, puis elle devient peu à peu prépondérante. Souvent, les ossements incinérés et les objets personnels du défunt, aussi brûlés, sont déposés dans une urne en terre cuite, qui peut être accompagnée du dépôt d'un service à boire et à dîner en céramique (gobelets, écuelles, pots), qui évoque un festin rituel.

Une dernière remarque concerne la fin du récit. Elle évoque une trépanation, opération qui consiste à perforer les os de la boîte crânienne pour pratiquer une ouverture subcirculaire de quelques centimètres de diamètre. Cette pratique, qui remonte au Néolithique, est encore attestée à l'âge du Bronze. On ignore bien sûr tout de son but et de ses conséquences éventuelles sur le fonctionnement du cerveau, bien qu'on puisse supposer qu'elle devait être liée à des rites destinés à libérer un individu habité par une quelconque folie. Ce que l'on sait par contre, c'est que des individus ont survécu à cette opération, car dans certains cas, l'os a repoussé sur le pourtour de l'ouverture.

### **Fantaisie sur les rêves d'une jeune fille mélancolique du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.**

La fête touche à sa fin. Quelques brandons se consomment en jetant des éclats rougeâtres. Accroupie à l'écart, je reste là prostrée, bientôt seule après le départ des derniers familiers. C'est le troisième que l'on brûle en l'espace d'une lune; cette fois c'était un enfant, emporté par la fièvre maligne des marais, qui épuise le corps et égare l'esprit. Les images dansent encore devant mes yeux: le petit corps paré, posé sur le bûcher enflammé, les mélées lancinantes, le festin bruyant arrosé de boisson fermentée, puis la petite urne glissée dans la terre froide, une petite urne de terre grise au toucher rugueux, comme le dos des crapauds qu'on écrase parfois dans le sous-bois. Je frissonne et regagne furtivement ma couche dans la grande maison de mon père, toute imprégnée de l'odeur âcre de la fumée.

Cette nuit-là, toutes les images se mélangent dans mon rêve. Un gros crapaud gris, recouvert de pustules, sort inopinément de l'urne cinéraire. Il bondit sur la grande table du festin, qui s'enflamme aussitôt, et se transforme en un épi d'or aux grains gonflés, qui se dessèche et tombe en cendres. Plusieurs participants flottent comme des ombres blanchâtres et sont entraînés au-dessus du marais qui les engloutit. Il ne reste bientôt plus qu'une brume épaisse et phosphorescente. Je m'accroche à la branche d'un arbre pour ne pas être aspirée aussi.

A l'aube, la maisonnée se réveille: il y a encore des travaux à finir avant l'hiver qui s'annonce. Je quitte avec peine la chaleur tiède de la couverture de laine. L'humidité matinale des marécages envahit la grande pièce. Par habitude, je vaque aux tâches qui me sont assignées, l'âme vide, un voile gris dans le regard. Le bleu du ciel blesse mes yeux et les fleurs n'ont plus pour moi de couleur et de parfum. J'évite le bavardage des femmes qui moulent le grain et le chant des hommes qui réparent les toits. Je contemple le ressac sur la rive, il est comme un appel à l'oubli, un appel à la mort. Le mal qui me ronge est pareil à une fatigue de la vie, devenue un fruit sans

saveur. Lorsque le soleil amorce sa descente à l'horizon, j'erre en sanglotant dans le marais et me dissimule au milieu des joncs pour crier ma souffrance dans un vieux morceau de toile qui étouffe ma voix. La vieille femme à la pierre bleue, qui est un peu sorcière, me ramène parfois à la nuit tombée. Elle me prépare une décoction de pavot et l'oubli passe alors dans mes yeux ternes, au coin desquels les larmes ont creusé deux sillons.

Avec l'hiver est arrivé un homme, l'épingle qui retient son manteau n'est pas de celles que l'on coule en nos contrées. Il s'est installé dans la maison du bronzier, au bas du village. Il apportait avec lui quelques pains du précieux minerai d'étain, qui se fait rare depuis que la route du nord est rendue toujours plus hasardeuse par des bandes de pillards féroces. Cette année, les récoltes ont été abondantes et le village s'assoupit paisiblement sous les brouillards glacés des premiers frimas. Il a bien accueilli l'étranger qui sait aussi guérir les maux du corps et de l'âme, dit-on, et raconter histoires et légendes de pays lointains.

Lorsqu'il a vu le vide de mes yeux, il a compris l'inquiétude de mon père, le vieil homme qui, hier soir, lui a glissé hors de son manteau une lourde hache de bronze pour qu'il me guérisse. Il a reconnu le mal de vivre, la mélancolie que ne dissipent ni la chaleur d'un jour d'été, ni la beauté d'un paysage, ni la douceur d'une amitié. La mélancolie que beaucoup voient comme la marque du mal, de ce mal qui vient d'emporter deux femmes et un enfant en l'espace de la dernière lune... et si c'était moi qui amenais la brise folle qui ravage l'esprit de ceux qui se perdent dans le marais ?

Autrefois, d'étranges rêves hantaient mes nuits et me laissaient épouvantée et lasse au matin. Il s'y mêlait la crainte de l'inconnu, de ces êtres fantastiques dont parlent les voyageurs et qui vivent aux confins de notre monde, prêts, disent-ils, à nous assaillir. Une fois, le sol s'était craquelé et de la faille béante avait surgi un monstre à deux têtes humaines avec un corps énorme de sanglier qui se terminait par une queue recouverte d'écailles. Sa voix mêlait les sons du sistre et du pipeau. Il me poursuivait, mais paralysée, je ne pouvais m'enfuir. Une autre fois, les champs grouillaient d'une multitude de vers, mangeant toute la récolte. Les silos et les greniers en étaient aussi infestés. Au milieu de la ruelle, trois enfants se giclaient avec l'eau d'une écuelle. Soudain les gouttes, transformées en vers, déchiraient des petites parcelles de leur chair. Ou encore la forêt colonisait à nouveau les champs et se refermait sur le village. Aujourd'hui ces rêves ont disparu, les images de mes nuits sont ternes et il ne me reste que la lassitude.

Sur l'injonction de mon père, j'ai fini par me soumettre. Ce n'est pas tant mon sort qui l'intéresse, mais il craint l'opprobre que j'attire sur toute la famille et qui pourrait demain éclater en ostracisme.

La cérémonie réunit tout le clan un soir de lune noire. Dans la grande pièce, les flammes rougeoyantes du foyer agitent les longues ombres qui se détachent sur les parois d'argile. Au centre du cercle, l'homme a sacrifié un canard sauvage, créature de la divinité aquatique qui porte la vie dans la demeure des hommes. Tout à l'heure, à la lueur des torches, on déposera dans l'eau de la rivière les restes de l'oiseau et mes bijoux de bronze. Agenouillée par terre, j'ai la tête baissée, recouverte d'une fine toile de lin écri qui me voile le regard. L'homme y trace des signes avec son pouce enduit du sang du volatile, mêlé à d'autres ingrédients, et l'odeur douceâtre me convulse l'estomac. Il prononce les paroles rituelles dans une langue inconnue. Il scandé chaque mot et les participants l'accompagnent de leurs invocations et du battement de leurs mains. Ensuite il s'approche de moi et retire mes bracelets, mes anneaux et les deux épingles de bronze qui ornent ma poitrine, il dissimule ces dernières dans un sac de peau, à peine visible, qu'il porte sur son flanc, et enveloppe le reste dans une natte,... la divinité s'en contentera. Puis il passe autour de mon cou une cordelette à laquelle est suspendue une amulette qui doit tenir éloignées les influences néfastes de la terre. C'est mon père qui a fait quérir cet homme. Il vient du pays du grand fleuve qui s'ouvre au-delà des montagnes en direction du soleil levant. Là-bas les femmes portent des bijoux en or et la terre est si fertile, dit-on, qu'on ne manque presque jamais de pain. Pourquoi a-t-il accepté de venir ?

Tous se sont retirés et je reste seule près du feu presque éteint. Épuisée, je m'endors. Je me revois petite fille, dormant près de ma sœur, de peu mon aînée. C'est une fillette un peu frêle qui craint l'obscurité. Le trottement des mulots dans le silo à grains me réveille. A l'autre bout de la pièce, au pied d'une grosse jarre, une lueur diffuse attire mon regard. Je me lève sans bruit et m'approche du point lumineux qui semble agité par un souffle léger. De plus près, je reconnais l'amulette que l'homme m'a nouée autour du cou. Soudain la cordelette m'enserme la gorge si fort que j'étouffe.

Ils m'ont installée dans l'étable sur une couche de paille sèche, avec les moutons pour me réchauffer. Une cruche d'eau sert à éteindre ma soif et une fois par jour quelqu'un dépose à la porte une écuelle de bouillie de céréales. Cette maigre pitance m'écœure et j'aimerais vomir jusqu'au souffle léger que j'exhale. Recroquevillée sur la paille, je laisse mes larmes se perdre entre les tiges sèches.

Je rêve que c'est l'été, la chaleur est étouffante. Nous sommes encore enfants. Nous sommes allées rejoindre ceux qui travaillent dans les champs à couper les épis à la faucille. Nous courons à perdre haleine d'un bout à l'autre du champ. Les gerbes s'accumulent dans le fond du char. Mais de plus près, je ne vois plus que de la paille grise et sèche. Il n'y a plus de grains dans les épis. C'est le crépus-

cule. Nous sommes dans une maison inconnue, à la charpente haute qui sent la résine. Ma sœur tremble malgré la chaleur, ses dents claquent et des gouttes de sueur perlent sur ses tempes. Elle parle de choses étranges. Maintenant son corps flotte inerte sur la rivière, avec des fleurs blanches tout autour, mais l'instant d'après, c'est un canard qui s'envole à tire d'aile. Après, je dors seule, tout contre la paroi.

L'homme vient chaque soir et trace à nouveau les signes sur l'étoffe qui recouvre ma tête. Puis il attend. Je le déteste et me tiens silencieuse et hostile, la tête baissée, les jambes et les bras repliés pour occuper le moins de place possible. C'est mon père qui l'envoie. Je ne connais même pas les traits de son visage, mais quand il s'approche, je sens son haleine chaude sur mes cheveux.

Le temps s'écoule et le jour, qui succède à la nuit, me parvient grâce à la lueur grise qui filtre à travers les planches disjointes. A cette saison, le soleil ne perce que rarement l'épais brouillard qui s'accroche aux versants. L'émotion liée à mon dernier rêve est encore présente.

C'est un jour d'hiver, ma mère m'emmène dans la forêt qui surplombait notre ancien village, à la recherche de baies bleutées que l'on pile pour préparer la bière de la fête du solstice d'hiver. L'humidité froide nous enveloppe comme un linceul et nous nous égarons vite entre les arbres moussus. Soudain apparaît devant nous un vieil homme qui vit seul dans la forêt des renards et dont les habitants du village disent qu'il se nourrit de serpents et d'autres bêtes rampantes. Bien qu'effrayées, nous le suivons jusqu'à sa caverne et la chaleur de son feu nous reconforte. Il nous offre quelques fruits séchés. Il ne parle pas, seuls de drôles de sons incompréhensibles sortent de sa gorge. Des yeux brillants, surmontés d'arcades saillantes, éclairent son visage rude d'une expression enfantine. Soudain, je vois sur une sorte de nid d'herbes sèches un petit animal aux longs poils roux. L'homme va le chercher et me le pose sur les genoux. Sa fourrure est chaude et douce, il se blottit contre moi sans la moindre crainte. Ce n'est plus un animal, c'est ma sœur.

Pour la première fois, j'observe le visage de l'homme et je guette son regard à la dérobée. Ses yeux sont petits et bruns, ses traits volontaires avec une bouche aux lèvres minces. Pour pénétrer dans l'étable, il doit courber sa haute taille. L'odeur l'a déjà averti, il s'accroupit contre la paroi, à l'opposé de ma couche, et regarde les traînées brunes qui tachent la paille. Entre mes cuisses, le sang s'écoule en caillots épais. Il ressort aussitôt et c'est la vieille femme qui revient avec de la paille fraîche, un habit propre et un vase d'eau tiède. Elle relève ma robe et lave soigneusement mon corps souillé avec les gestes affectueux d'une mère, puis elle rase tant bien que mal les poils de mon pubis, à l'aide du rasoir de bronze qu'elle sort de sa poche, et le frotte d'une huile odorante. Ensuite, elle glisse entre mes jambes du tissu fin, plié en plusieurs couches. L'enfance est désormais passée.

Je rêve que c'est la fête du printemps. Les filles ont les cheveux ornés d'une couronne de fleurs blanches. Elles dansent en cercle, alors que les garçons les regardent de loin. Ma place serait parmi elles, mais je me dissimule à l'écart, n'osant me joindre aux danseuses. A l'issue de la fête, chacune aura rejoint le mari qui lui est destiné. Le mien n'est pas un homme, c'est un bélier noir et hargneux. Ses yeux sont petits et volontaires, il parle une langue que je ne comprends pas. Je reste seule avec ma tristesse profonde.

Il s'est mis à pleuvoir et je grelotte sous ma couverture. Du toit tombent de grosses gouttes qui s'écrasent sur la poussière du sol. J'ai déplacé ma litière dans l'endroit le plus sec. Au milieu de la nuit, je me réveille brutalement, entortillée dans ma couverture. Je scrute l'obscurité, figée par la terreur, à la recherche de cette ombre noire et maléfique, sortie de mon corps, qui peu à peu m'a enveloppée, resserrant son étreinte sur ma gorge convulsée. Je la sens tapie dans un recoin, prête à se déployer à nouveau. Un hurlement muet déchire ma gorge...

L'homme est revenu, comme chaque soir. Je me tiens recroquevillée contre la paroi, le regard épouvanté. Il s'approche doucement et prononce des paroles rassurantes d'une voix calme.

Aujourd'hui, ils m'ont ouvert la porte de l'étable. Je sors en titubant, mes jambes ankylosées se dérobent. La lumière violente du jour m'éblouit. Je regagne la grande bâtisse au toit de chaume de mon père. Autour de ma couche, l'homme a placé des rameaux de chêne aux feuilles sèches et des baies d'if empoisonnées. Il a préparé un breuvage d'herbes que j'absorbe soir et matin. Il me brouille l'esprit et atténue mes perceptions. Jour après jour, debout devant le grand métier à tisser, je fais glisser inlassablement la navette d'un bout à l'autre de la trame et les fils s'entrecroisent devant mes yeux fixes. L'homme ne vient plus que rarement tracer les signes magiques sur ma coiffe. Puis un jour, il s'en va avec la floraison des noisetiers, avant la débâcle des torrents qui parfois masque les chemins et obstrue les hautes vallées. Il s'en retourne vers la grande plaine.

Avec le retour du printemps, le village sort de sa léthargie. La déesse aquatique nous a rendu ses oiseaux. Cette année encore elle nous protégera, disent les anciens. Mais les temps changent et l'atmosphère paisible s'en est allée. Au marché de la dernière lune, ceux de notre peuple qui habitent à l'extrémité du lac ont raconté avoir entendu des cavaliers. Nos alliés des collines avoisinantes ont perdu deux vaches et trois moutons, volés dans un enclos. Une jeune fille aurait été enlevée et une autre femme transformée en louve. On dit qu'ils commandent au vent et au tonnerre, qu'ils peuvent devenir invisibles et qu'en un certain lieu, ils auraient empoisonné l'eau.

Les travaux des champs ont repris. La chaleur précoce est accablante. Les journées se passent à aider les femmes

à préparer la farine pour les galettes de céréales, à collecter les baies, les fruits et les herbes que l'on met à sécher pour l'hiver, à ramasser du bois mort pour le foyer et bien d'autres tâches encore. Les brumes fraîches, refuges de ma mélancolie, ont disparu. Les nuits, toujours plus courtes, me refusent le secours de leur obscurité complice. La menace d'ennemis inconnus et terribles plane sur le village. Ils ont saccagé un champ, mais n'était-ce pas plutôt les sangliers? L'angoisse s'insinue peu à peu. Les regards qui pèsent sur moi réclament la fin de ce désordre. La divinité semble nous menacer de nous ôter sa protection, n'est-ce donc pas parce qu'elle est fâchée? Qui a enfreint sa loi ou lui a peut-être simplement déplu, car elle est capricieuse?

Voilà plusieurs nuits que je fais le même rêve étrange. Je m'élève au-dessus de mon corps, que je vois allongé sous la couverture de laine, endormi. Je crains que quelqu'un y pénètre à ma place et je redescends. Mais à nouveau je m'élève, puis à regret je m'éloigne. Je plane maintenant comme un oiseau au-dessus des forêts. Je reconnais des rivières et des lacs, des montagnes couronnées de neige, à peine plus hautes qu'un tas de pierres. En face de moi, au fond de l'horizon, le soleil émerge lentement. Ses rayons dorés pénètrent toujours plus loin. Ils frappent de leur lumière les forêts les plus sombres. Au centre, deux grands fleuves bifurquent et s'écoulent parallèlement. Une grande clameur déferle en ces contrées. Le choc sonore des épées de bronze retentit partout. Au loin s'élève la fumée d'immenses brasiers et avec elle, des cris qu'on dirait humains. Au-delà des deux fleuves qui se rejoignent, il y a un lac gigantesque. C'est de ses rives que montent les tourbillons de fumée. Je m'approche et distingue d'immenses villages incendiés, dont les maisons, accolées les unes aux autres, ont la charpente toute plate, comme si elles étaient inachevées. Leurs murs blancs ne semblent pas faits de torchis. Parfois de grands murs de pierres encerclent ces villages. Les habitants terrorisés s'enfuient sans que je comprenne quelle en est la cause. Sur le lac voguent une multitude de bateaux chargés de guerriers armés jusqu'aux dents. Il y a aussi des nuées de petits chars tirés par un seul cheval, guidés par des dieux aux habits somptueux. Les hommes transpercent les dieux de leurs glaives. Étrangement ceux-ci ne se relèvent pas, ils semblent mourir. Cette scène marque pour moi le moment du retour. Vite, il faut que je prévienne mon peuple, les dieux sont en train de mourir, quelque part sur les rives brûlantes, caillouteuses et sans arbres, d'un lac immense. Je retrouve facilement les deux fleuves, mais ensuite la tourmente fait rage. Les nuages obscurcissent l'horizon, je me retrouve chaque fois prise dans une tem-

pête de neige sur une montagne abrupte. Je me perds dans un dédale de vallées sinueuses, au fond desquelles le soleil ne semble jamais pénétrer. Des sorciers velus aux visages de bois immobiles y habitent. Ils tentent de me retenir. Lorsque finalement je parviens au-dessus de mon corps endormi, je vois un trou sombre sur le côté de ma tête aux cheveux ras. Je tente de me glisser dans mon corps, mais je n'y réussis pas. C'est comme s'il était mort et pourtant je le sens respirer. Affolée, j'essaie à nouveau et encore, mais sans succès. Où vais-je donc aller? Je me glisse hors de la maison et les roselières s'agitent au passage de mon souffle rauque.

A l'automne, l'homme n'est pas revenu. Des voyageurs ont rapporté que des peuples entiers s'étaient mis en marche à l'est, pour échapper à la terreur de guerriers déchaînés qui détruisaient tout sur leur passage. Les pluies précoces ont fait pourrir une partie du grain dans les champs. Les réserves sont maigres et la famine pourrait ne pas nous épargner cet hiver. Mon père a fait quérir le sorcier du grand lac à la coiffe chatoyante. Ils ont convenu d'une intervention qui aura lieu à la lune croissante.

Tous les habitants du village ont été réunis et manifestent leur satisfaction. Cette cérémonie ne peut que plaire à la divinité et attirer ses bonnes grâces sur le village, comme l'a confirmé le sorcier. Un mouton a été sacrifié par mon père. Les quartiers de viande cuisent sous la braise dans une grande fosse. Tôt ce matin, les femmes m'ont rasé les cheveux. Le sorcier a revêtu son habit de cérémonie. Il me tend un bol rempli d'une décoction de pavot. Puis il trace sur mon crâne un cercle blanc, de son doigt maculé de kaolin. Il percera ensuite l'os à l'aide de la pointe en silex déposée sur la natte. Les paroles rituelles agiteront les esprits mauvais qui s'enfuiront par le trou. Les musiciens ponctuent chaque geste de l'officiant. Les sons deviennent plus sourds, un cri aigu domine soudain les percussions, une douleur violente m'assaille et l'horizon s'embrase dans un chuintement rouge et visqueux...

Le monde s'est vidé. Il ne reste que le ciel, l'eau et les roselières, à perte de vue. Parfois, la vieille femme me parle étrangement de souvenirs que je n'ai pas. Que signifie hier? Que signifie demain? Je l'ignore. Pourtant lorsque mon regard se perd entre les joncs, c'est comme s'il y avait quelque chose au fond de ma mémoire, juste la trace de quelque chose qu'on m'a volé.

---

*Adresse de l'auteur:*  
Mireille David-Elbiali  
15, Ch. des Moulins-de-Drize  
CH-1256 Troinex/Genève